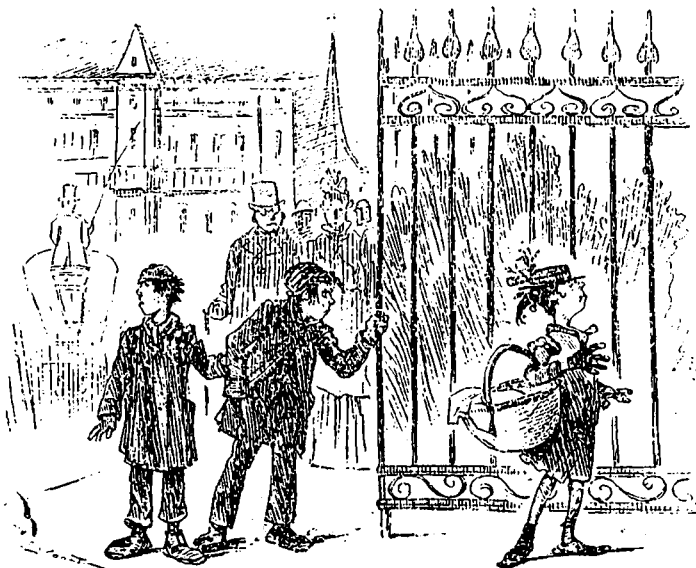


INGRATITUDE



Gaston. — Viens, Pollux, elle n'est pas digne de toi.
Pollux. — Penser qu'elle me traite ainsi ! moi qui ai fait des sacrifices pour la partir en affaires. J'ai volé ce panier avec lequel elle mendie !
Gaston. — Vois-tu, Pollux, les femmes c'est des ingrates : j'en suis revenu !

UN HÉROS DE SEIZE ANS

Souvenir de la guerre de 1870.

Il y a quelques semaines on célébrait, aux environs de Paris, les glorieux anniversaires des combats que livrèrent, il y a vingt-quatre ans, nos soldats contre l'invasisseur prussien.

Sur la tombe des vaillants défenseurs de la patrie, sur le socle des monuments élevés à leur mémoire, on a déposé de nombreuses couronnes, et les sons de la *Marsillaise*, hymne de liberté et de délivrance nationale, ont salué le souvenir de leur sacrifice inutile. Combien nombreux furent, en cette année 1870, les dévouements sublimes !

Tandis que la pauvre France râlait sous la botte du chancelier de fer ; que nos armées, décimées par les balles ennemies, reculaient devant des forces écrasantes, des jeunes gens, des enfants même, sentirent couler dans leurs veines l'ardeur sacrée, et partirent à la frontière.

Ce fut une époque héroïque. Le pays entier se leva et prit les armes pour chasser l'étranger de son territoire.

Chaque village fournit son contingent de martyrs anonymes.

Gloire à ces humbles, à ces inconnus !

Un hasard nous a permis de connaître la fin tragique de l'un d'eux.

Henri Mounier était fils unique d'un petit propriétaire d'Arbois, ville du département du Jura. Quand éclata la guerre, il avait seize ans. Son père était mort peu de temps auparavant et sa mère, voulant garder son fils auprès d'elle, l'avait retiré du collège. D'un caractère affable et doux, l'orphelin était adoré de tous ceux qui le connaissaient.

Un matin, sa mère le vit venir à elle, revêtu de l'uniforme de franc-tireur :

— Malheureux ! s'écria-t-elle, qu'as-tu fait ?

— Mon devoir, répondit Henri Mounier. Les aînés sont partis. C'est à notre tour maintenant. Un Français doit se battre. Si je t'avais demandé l'autorisation de partir, tu me l'aurais refusée. J'ai brisé ma tirelire et je me suis équipé à mes frais.

Toutes les supplications de la pauvre femme échouèrent contre une volonté bien arrêtée.

Henri Mounier partit dans une compagnie volante, recrutée dans le département.

Le brave enfant prit part aux combats qui se livrèrent sous Dijon. Ses camarades furent émerveillés de son entrain, de son sang-froid et de son audace.

Cependant la mère, navrée du départ de son fils unique, était tombée malade.

Son état s'aggravant, elle le supplia de revenir.

Henri Mounier obéit à cette prière, mais avant de quitter ses compagnons de lutte, il leur dit :

— Bientôt les Prussiens seront chez moi, au train dont ils marchent. Je les retrouverai là-bas et ils me payeront tout cela.

Quinze jours après, les casques à pointe se montraient, en effet, à quelques lieues d'Arbois.

Henri Mounier recruta le plus grand nombre de jeunes gens de bonne volonté qu'il put trouver et se mit à leur tête.

Il les équipa, leur acheta des armes, des munitions, puis il leur fit élever, dans la propriété de sa mère, une barricade qui commandait la route et derrière laquelle ils établirent une embuscade permanente.

Un matin, aux premières lueurs du jour, quelques uhlans pirurent au loin.

Ces uhlans précédaient l'armée de Frédéric-Charles.

— Vous ferez feu sur toute la ligne à mon commandement, dit Henri Mounier à ses jeunes camarades.

Les Prussiens s'approchaient sans défiance.

Arbois est une ville ouverte, dans laquelle ils comptaient entrer sans coup férir.

Leur silhouette se détachait de plus en plus nettement sur le ciel gris.

Ils se laissaient aller nonchalamment au gré de leur monture.

Les jeunes volontaires, impatients et silencieux, guettaient le moment propice.

Quand les uhlans furent arrivés à cent cinquante mètres d'eux, Henri Mounier, d'une voix forte, commanda :

— Feu ! et vive la France !

Aussitôt une décharge effroyable éclata. Plusieurs uhlans tombent. Les autres s'arrêtent net, étonnés de cette résistance inattendue ; puis, brusquement, après un court conciliabule, ils tournent bride et fuient au galop, pourchassés par les balles qui font parmi eux des vides.

Au bruit des coups de fusil, l'avant-garde de l'armée a précipité sa marche.

Bientôt elle paraît.

La route est couverte de soldats. Et il en arrive, il en arrive toujours.

— Tirez dans le tas ! commande Henri Mounier. Feu ! Feu partout !

Et les fusils de ses compagnons s'abaissent et les balles crépitent.

Les soldats allemands ripostent et entourent la propriété de toutes parts.

Une lutte acharnée s'engage.

Les jeunes volontaires tombent les uns après les autres. Quelques uns d'entre eux parviennent à s'enfuir. Mais Mounier reste à son poste, armant sans cesse son fusil qu'il décharge sur l'ennemi.

Couvert de poudre, décidé à mourir, il est admirable d'ardeur.

Sa chaude parole en-

flamme ceux qui hésitent à continuer cette lutte désespérée.

Cependant, les Allemands s'avancent de plus en plus :

— Rendez-vous ! crie un officier.

— Jamais, répond Mounier, paraphrasant le mot célèbre du général Cambronne, à Waterloo.

Et, en même temps, il abat l'officier d'un coup de feu.

La barricade est prise, Henri Mounier est fait prisonnier avec ses rares camarades qui ont survécu.

Furieux d'avoir été tenus en échec par quelques jeunes gens, les Allemands s'emparent de lui. Il va payer pour tout le monde...

Ils lui enchaînent les mains et le promènent à travers la ville, lui crachent au visage et le bourrent de coups pour assouvir leur colère.

Mounier supporte ce supplice avec stoïcisme.

Le patriotisme exalté lui donne une force surhumaine.

Il domine ses vainqueurs par son attitude superbe, il dédaigne leurs injures et exhorte au calme la population, exaspérée par ce spectacle.

Sa placidité ne fait qu'accroître la rage des bourreaux.

Une idée infernale vient au capitaine qui les commande.

Il fait amener Mounier devant la porte de son habitation. Sur son ordre, on l'attache à un arbre. Puis on va chercher la vieille mère du héros, afin qu'elle voit mourir son fils.

Il faut la traîner jusqu'au lieu du supplice, car elle ne peut tenir debout.

Sous ses yeux, le peloton se forme.

La détonation retentit, et, tandis que le brave jeune homme tombe, la poitrine trouée par des balles, la mère pousse un grand cri et s'évanouit.

Les lâches sont vengés.

Quand la pauvre femme se releva, elle était folle.

Elle mourut peu de temps après.

Henri Mounier repose dans le petit cimetière de la ville d'Arbois.

PH. DUBOIS.

Le comble du bonheur pour un bossu :
Avoir une mine d'or dans la Beauce !

UN BON PLAN



Pat. — Quand ma femme est bue, je lui laisse faire ce qu'elle veut.

Mick. — Et quand elle n'est pas bue ?

Pat. — Oh ! alors, elle s'arrange comme elle veut.